

ETC

**Cris des banlieus / Paroles d'artistes / Kader Attia,
Musée d'art contemporain de Lyon, 16 juin - 13 août
2006; Magasin de Grenoble, 15 octobre 2006 - 7
janvier 2007. Mounir Fatmi, Galerie BANK, 7 juin - 2
septembre 2006**

Michèle Cohen Hadria

Le numérique
Number 76, December 2006, January–February
2007

URI: id.erudit.org/iderudit/34967ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC

ISSN 0835-7641 (print)
1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cohen Hadria, M. (2006). Cris des banlieus / Paroles d'artistes / Kader Attia, Musée d'art contemporain de Lyon, 16 juin - 13 août 2006; Magasin de Grenoble, 15 octobre 2006 - 7 janvier 2007. Mounir Fatmi, Galerie BANK, 7 juin - 2 septembre 2006. *ETC*, (76), 67–70.
Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Lyon, Grenoble CRIS DES BANLIEUES/PAROLE D'ARTISTES

Kader Attia, Musée d'art contemporain de Lyon, 16 juin - 13 août 2006;
Magasin de Grenoble, 15 octobre 2006 - 7 janvier 2007.
Mounir Fatmi, Galerie BANK, 7 juin - 2 septembre 2006

ors des révoltes en Île-de-France, fin 2005, se rendre compte, via la résonance des médias, de l'écart qui *séparait le réel du réel* tenait vraiment du paradoxe. À en croire le *feedback* de journaux télévisés internationaux parvenu sur nos écrans, l'Hexagone entier était la proie des flammes. En France, il était aussi peu aisé de rendre leur mesure à des faits transmis par un photojournalisme digne des reportages d'incendies et des manchettes de quotidiens colportant des clichés de films violents de *série B*. Distorsion qui n'eut d'égal qu'un symptôme oublié, une fois la révolte apaisée, voire « zappée » des consciences. Quant au réel, factuel, seul un recul sociologique et historique en éclairerait un jour sans doute la signification chronique et séminale.

Examinons du moins certains mots-clés réitérés par des médias, relayant une rhétorique d'État aux euphémismes aussi feutrés que scandaleux¹. À une « *fracture sociale* », expression due à Marcel Gauchet, galvaudée en argument-choc lors de la campagne

présidentielle de Jacques Chirac en 1995, sembla répondre, non sans esprit, à l'automne dernier, « *La fracture coloniale* »², titre d'un ouvrage qui suscita maints colloques. Tandis qu'en février 2005, fut proposé à l'Assemblée nationale (puis retiré, après avoir fait l'objet de débats entre politiciens et historiens) un projet de loi visant à faire valoir dans les manuels scolaires « *le rôle positif de la présence française outre mer* ». Voyons maintenant l'expression « *quartiers sensibles* » désignant les banlieues habitées par des populations franciliennes et maghrébines. « *Sensibles* » ? Un corps peut l'être, un organe, une blessure. Mais ce sens dolent, irritable, à qui, à quoi se réfère-t-il exactement ? Au corps d'une France rétive, depuis près de quarante-cinq ans, à sa mémoire coloniale ? Ou à une jeunesse en mal d'avenir ? Ces jeunes se révéleraient ainsi [entendez : « trop »] *sensibles* à une situation post Indépendances qui les maintient *aux périphéries de la société française*, comme jadis la colonisation assigna leurs grands-parents à la *périphérie d'eux-mêmes*, au sein même du pays natal ?



Ces Français, issus de l'immigration d'origine algérienne, marocaine ou tunisienne, quand ils évoquent un ponctuel retour vers la terre de leurs ancêtres, usent d'une expression rurale : « aller au pays ». Mais quand ils parlent du « *bled* », c'est surtout pour dire leur dissociation soufferte avec une langue arabe qu'ils ne parlent pas et des habitus européens désormais inconciliables avec le « là-bas » ancestral. Jargon urbanistique, encore, « les cités », HLM qui remplacèrent les bidonvilles de l'immédiat après guerre, offraient, certes, plus de décence, mais nul *centre* ni agora propices aux échanges. Des *Cités*, par conséquent, aux antipodes d'une *vie de la Cité* ou *polis* grecque, décrite par Hannah Arendt. Impossible, il est vrai, de comparer l'antique et élitiste système grec au pis aller d'un urbanisme massifié, aussi éloigné dans le temps. Mais au plan social, ces *non-lieux* se muent en *cités dans la cité*, parfois en « zones de non droit », où la police redoute de s'aventurer. Ainsi, la revendication d'un *anti-territoire* finit-elle par être assumée par ces jeunes exacerbés comme *terrain d'affrontement*, dont l'exacte symétrie fut ce recours au couvre-feu décrété par le premier ministre (abrupt rappel d'un état d'urgence en Algérie, en 1955). Une autre formule linguistique, « nettoyer au Kärcher cette racaille », lancée par le ministre de l'Intérieur, Nicolas Sarkozy, attisa autant de départs de feu dans les marges des grandes villes du pays. Les dessous obscurs de cette démagogie confirment bien la thèse d'Emmanuel Todd, celle d'une France entendue comme le théâtre inconscient d'une scission anthropologique toujours vivante, opposant des régions acquises aux Lumières à celles caressant un féodalisme autoritaire et inégalitaire³. Le refoulement d'une hégémonie coloniale hier projetée outre mer, aujourd'hui intériorisée et informulée, reste donc au même titre opérant, sécrétant des poches de

révolte prêtes à exploser, à s'expurger. Or, une fois l'alarme passée, le problème sera régulièrement minimisé, différé jusqu'à la prochaine éruption.

Deux artistes de culture arabo-musulmane, apportant au paysage artistique français des voix critiques encore peu entendues, sondent ces mécanismes d'exclusion dont pâtit « l'étranger/immigré ». Kader Attia, né en région parisienne, issu de la deuxième génération d'origine algérienne, s'est longtemps intéressé à l'inconfortable statut diasporique maghrébin. Sans pathétisme, il approcha de jeunes Algériens *borderline*, que les désillusions d'un Eldorado européen conduisirent à la prostitution. Il dialoguera avec ces singuliers « parias » ethniques, sociaux, sexuels (travestis), établissant par ailleurs les coordonnées de systèmes de croyances de jeunesse suburbaines, où rites religieux et sociologiques (marques et labels) s'interchangent. Au Musée d'art contemporain de Lyon, il sédimenta *cités-dortoirs* et *Frigidaires*. Des portes vitrées aux couteaux grossièrement scotchés suggéraient un séculaire stéréotype de l'arme blanche chez « l'Arabe », autant qu'une subliminale sémantique de sas d'aéroports. L'acmé d'une culture soufie se déclinait à l'aune d'aussi amères associations. Jouxant universalisme musulman et universalisme républicain⁴, « *The Loop* » (2005) croisait cinq automates humains : un derviche tourneur et trois jeunes dont le « *break dance* », scandé par le « *God/God/God* » d'un disque rayé, couvrait le suicide d'un jeune « DJ » pendu à son casque, le tout, sous le ciel étoilé d'une boîte de nuit...

Mounir Fatmi, auto exilé du Maroc en 1999, confronta, à l'heure de tragiques flux frontaliers, les vicissitudes d'une trajectoire d'artiste non exempte d'attentes exotisantes. S'il dénonce un certain ostracisme de la presse occidentale, il n'épargne guère une pédagogie religieuse populiste, cheval de bataille



d'intégrismes dont il tourne en dérision l'idéologique concept de « Paradis », suggérant au passage une incurie fort répandue envers des opinions arabes progressistes et éclairées. Entre 1999 et 2004, il s'installait dans la banlieue « brillante » de Mantes-la-Jolie, cherchant à éveiller la conscience d'adolescents dans leur réception de chaînes nationales et câblées (*Oval Projet*, 2000). Ces récurrents incendies de voitures qui stigmatisent Mantes-la-Jolie, il les décoda ainsi : « *Lorsqu'on voyait des signaux de fumée chez les Indiens d'Amérique, on savait qu'il y avait un message à transmettre. Lorsque je vois la fumée monter dans le ciel de Mantes-la-Jolie, je me dis : " Il y a des gens qui souffrent " »*. À la galerie BANK, il calque en fresques

de vibrantes vidéo d'actualités, dont ce cliché d'un Saddam Hussein exhibé tel un animal hirsute laissant examiner sa dentition par un médecin légiste. Fatmi chemine toujours sur cette ligne de crête troublante, reflet d'un monde unipolaire ambigu. Par ses bombes artisanales faites de livres ceints à la taille d'adolescents dont la jeunesse n'est pas sans rappeler celle des auteurs tchéchènes d'une tragique prise d'otages dans un théâtre moscovite, il dialectise de façon indécidable et lancinante : lectures, constructions d'identités culturelles, mais aussi leur face la plus obscure, l'endoctrinement. Lors de l'exposition « *Black Panthers Party for Self Defense !!* », toujours à la galerie BANK, il mesura le malaise de l'islam français au



Mouvement des Droits civiques noirs américains. Consanguinité d'une contestation hélas manquée, car non assez théorisée ni politisée, du moins à travers les outils de la République (les associations antiracistes et féminines se voyant couper la route par des idéologies extérieures). Ce fut pourtant la conscience de la Décolonisation qui, à la fin des années 50, inspira le mouvement des Droits civiques et du *Black Power*. Certes, l'opaque proximité d'une mémoire coloniale française n'est pas celle de l'histoire mondiale de l'esclavage, ni de l'enracinement multiséculaire de la communauté noire américaine, et les années 60/70 furent le terreau d'une contestation de campus apparue dans une relative prospérité, à l'inverse du chômage tardif qui caractérise aujourd'hui l'Hexagone. Si ces contextes diffèrent, l'invariant n'en reste pas moins « l'autogestion d'une image de soi » par les jeunes de culture diasporique⁵. Et la restauration de cette image passe indéniablement par le chantier à appréhender par des *cultural workers* [Noirs ou différents] d'une « Étude de la condition universelle du Blanc », préconisée par Cornel West⁶. Il ne s'agit pas pour autant d'assigner les enfants de l'immigration à un éternel

statut de victimes postcoloniales. Au contraire, leur révolte, impréparée, mais politique, révèle, selon E. Todd, une intériorisation des principes éthiques fondamentaux de la société française; société qui, néanmoins, à l'ère néolibérale, paraît, comme l'ensemble du monde développé, « travaillée par une montée des valeurs inégalitaires ».⁷

MICHÈLE COHEN HADRIA

NOTES

- ¹ Eric Hazan, *LQR [Lingua Quintae Republicae], La propagande du quotidien*, Éditions Raisons d'agir, Paris, 2006, p. 14.
- ² Sous la dir. de Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire, *La fracture coloniale, la société française au prisme de l'héritage colonial*, Éditions La Découverte, Paris, 2005.
- ³ Emmanuel Todd, *Le destin des immigrés, assimilation et ségrégation dans les démocraties occidentales*, Éditions du Seuil, Paris, 1994, p. 233-262.
- ⁴ *Op. cit.*, p. 354.
- ⁵ Cf. Cornel West, *Expériences du divers. La nouvelle politique de la différence*, Presses universitaires de Rennes, 2000, p. 29.
- ⁶ *Op. cit.*, p. 35.
- ⁷ Cf. *Le Monde*, 13 nov. 2005.